

Tristes matins

Le roman de Pascal Quignard et sa fidèle adaptation cinématographique par Alain Corneau, *Tous les matins du monde*, connaissent un succès qui a surpris les critiques, les producteurs, les éditeurs, voire les auteurs eux-mêmes. Dans le concert de louanges justifiées, j'aimerais glisser une variation non pas discordante, mais peut-être imprévue. Voilà en effet une oeuvre qui, dans le livre comme en images, pose avec talent de profondes et multiples questions pour le musicien comme pour le mélomane.

Je résume les traits essentiels de l'oeuvre pour mémoire. Un musicien obscur du 17^{ème} siècle, M. de Sainte-Colombe sert de héros à Pascal Quignard pour incarner l'exigence musicale poussée à son paroxysme. Il imagine que si la postérité ne sait presque rien sur lui, c'est que l'intéressé l'a voulu, dans l'esprit des mystiques de Port-Royal : comme eux il a décidé de faire retraite dans un "désert" où il ne sera plus blessé par les futilités et les ambitions mondaines qui pour lui sont autant d'insultes à la musique. Veuf, il élève ses deux filles qui deviennent des violistes accomplies. La réputation du trio grandit et il doit presque se battre contre les envoyés du roi pour sauvegarder la farouche solitude de la cabane au bord de la Bièvre où il joue et parfois compose. Arrive Marin Marais, qui a jeunesse, talent et ambition : Sainte-Colombe finit par l'accepter comme élève, à cause de son évident talent, mais il lui reste moralement suspect d'ambitions mondaines, et plusieurs incidents vont amener une violente rupture. M. de Sainte-Colombe devient une sorte d'Alceste musicien qui dialoguerait avec le fantôme de son épouse.

Marin Marais a séduit ses deux filles dont l'aînée, Madeleine (comme la pécheresse solitaire) va, après avoir accouché d'un enfant mort-né, se dessécher et mourir d'amour frustré, tandis que la cadette, Toinette, choisit les bonheurs de la vie et fait 5 enfants, comme Marin Marais qui, lui, en fait 19. Mais malgré les succès à Versailles, Marais a le regret lancinant de la sublime vérité musicale incarnée par Sainte-Colombe. Il se cache régulièrement sous le plancher de la cabane surélevée, afin de surprendre le grand secret. L'initiation ne viendra qu'au terme de longues années.

La leçon apparente de l'oeuvre, celle qui émeut d'abord est une leçon d'exigence hautaine selon laquelle la musique est une chose trop importante pour qu'on la galvaude dans des concerts à succès. Cette face visible contient une exaltation de ce que le commerce et la musicologie appellent à tort ou à raison la "musique baroque", et de façon très inattendue, la viole de gambe de Jordi Savall est devenue en quelques jours un instrument presque populaire. De même que Le

carrosse d'or de Renoir avait en son temps suscité un engouement pour Vivaldi qui ne s'est d'ailleurs pas démenti depuis, Tous les matins du monde sont en passe de faire à Marin Marais un succès "grand public" : Versailles pour tous, en quelque sorte, comme dirait l'architecte Bofill. Le personnage principal offre une variation originale sur le thème romantique du génie solitaire et passionné. Peu importe qu'à vrai dire la substance des quelques pièces qu'on a conservées de son modèle historique soit bien mince si on la compare aux Suites de Bach, ou même aux pièces de Marais ou des Forqueray : le propos du film et du livre n'est pas musicologique.

On pourrait être tenté de croire que le succès français de cette oeuvre où seule la musique délivre un peu une âme oppressée, où l'on meurt d'amour et où s'exalte la nostalgie est dû à une résurgence d'un romantisme à la Musset. Sainte-Colombe finit par accepter Marin Marais en lui disant : Je vous garde pour votre douleur, non pour votre art. Voilà donc liées les destinées de l'éthique et de l'esthétique, et fixée provisoirement la hiérarchie des vraies valeurs. Dans le code personnel du personnage principal, la musique s'oppose aux notes, et à la surprise de son entourage il parle un jour de sa vie passionnée. Le public distrait pourrait croire qu'on lui rejoue "frappe-toi le coeur, c'est là qu'est le génie". Mais il me semble que la question n'est pas là. Sans que je puisse vraiment être sûr que Pascal Quignard l'ait voulu, je déchiffre un autre sens, et je crois que l'importance historique de ce sens explique le malentendu du succès.

Sainte-Colombe porte jusque dans son nom la grâce de l'Esprit saint. Port-Royal est sa référence et sert d'habile justification au choix de vie que le romancier lui prête. Mais on ne le voit nulle part plus dévôt qu'il n'est de mise à son époque. Sa fureur contre Marais dès ses premiers succès mondains peut bien être janséniste, il n'en écarte pas moins tout lien explicite entre sa propre quête et la religion. Le seul culte qu'il pratique obstinément est celui de la mort. Dès la première scène, on le voit manquer d'assister à la mort de son épouse parce qu'il était allé avec sa viole aider dans son agonie "un ami de feu M.Vauquelin" : vertigineuse mise en abîme où trois morts entourent Sainte-Colombe de leur danse macabre. Les titres de ses rares oeuvres trahissent la même obsession : Les pleurs, La barque de Charon, L'ombre d'Enée, les Enfers, et le chef-d'oeuvre, intitulé Le tombeau des regrets. Ce dernier titre est peut-être la clef du secret ; il faut l'inverser, comme le personnage a inversé le mouvement du temps, et y lire un permanent regret du tombeau.. Sainte-Colombe est voué à la mort. Mais les clichés romantiques masquent un archétype plus essentiel : comme Orphée, Sainte-Colombe communique grâce à la musique avec l'épouse perdue. L'inversion des valeurs mondaines qu'il incarne lui fait crier aux envoyés de Versailles : vous êtes des noyés. Aussi tendez-vous la main. Ces vivants qui, pense-t-il, tentent de le détruire lui apparaissent comme des vampires, alors que lui n'appartient déjà

plus qu'à la mort, et surtout à une morte. Il se laisse couler pour la rejoindre, dans une scène de régression où on devine en filigrane toutes les figures des noyés béats, d'Ophélie à ceux du Bateau Ivre.

Pourtant Sainte-Colombe, et c'est là une idée qui me touche tout particulièrement, est à l'écoute des musiques du monde, mais ce n'est pas dans les salons qu'il les entend, c'est dans le silence d'un atelier où le pinceau d'un ami peint une vanité, dans le souffle du vent, dans les déclamations des tragédiens répétant Britannicus, ou même dans le son le plus trivial d'un jet d'urine sur de la glace. On pourrait penser que cette sensualité, comme sa gourmandise ordinaire, peut le sauver d'une fascination morbide. Il n'en est rien, et c'est là que l'oeuvre devient tout à fait intéressante. Le son n'est que l'intercesseur ouvrant l'accès au monde vrai. Les étapes de l'initiation finale sont franchies par Marin Marais en quelques instants, après des années de noviciat. Le postulant est d'abord admis pour sa profession liminaire selon laquelle il est "un homme qui fuit les palais et recherche la musique". Puis il lui faut découvrir qu'il ne suffit pas de "chercher les regrets et les pleurs", que la musique n'est pas "seulement là pour parler de ce dont la parole ne peut parler". Le nom de Dieu est écarté précisément parce que "Dieu parle". L'argument, malgré sa juste couleur historique, peut paraître un peu spécieux : les anges n'ont-ils pas pour fonction traditionnelle de raconter musicalement, en long et en large sa gloire ? Si la musique n'est pas la messagère du divin, et qu'elle ne se réfère ni à l'ouïe ni à l'or ni à la gloire ni à l'amour ni au regret du temps qui passe, quel est donc son sens ultime ? Marin Marais connaît enfin l'illumination : elle est "un petit abreuvoir...pour les états qui précèdent l'enfance. Quand on était sans souffle. Quand on était sans lumière". Et d'un coup, d'un coup droit au but, le roman rejoint les grandes spéculations du Rig Veda : "Il n'y avait pas l'être, il n'y avait pas le non-être en ce temps... Les dieux sont en-deçà de cet acte créateur, qui sait d'où il émane ?" Le sens profond et authentique de la musique est de refuser la vie, et de renverser le cours du temps.

Donc si Sainte-Colombe disait : "j'appartiens à des tombes", et "je hèle avec ma main une chose invisible", si, contrairement à Madeleine qui allait encore à l'église offrir à Dieu de la musique, il avait fini par ne plus jouer du tout, c'était pour inverser tout à fait le flux du temps et plonger vers sa naissance pour la dépasser. L'archétype du plongeur initiatique, si souvent lié aux mythes musicaux, est sous-jacent. L'éthique qu'il incarne n'a finalement pas grand chose à voir avec l'exigence de pureté, et encore moins avec l'authenticité dont le petit monde des "baroqueux" aime disputer. Son ennemi, c'est le temps, la vie. Seuls les impurs triomphent et prolifèrent parce qu'ils ne cherchent pas à remonter le flot. Mais souvent les grandes figures romanesques, la plus grande étant sans doute celle de Don Quichotte, n'acceptent pas ce commun mouvement, et le héros de Pascal Quignard se situe dans leur rayonnement.

Il reste à relier à notre époque et notre société ces quelques observations. Tous les matins du monde est une oeuvre profondément bouleversante parce qu'elle évoque des vérités archétypales sur la musique, en révélant qu'elle n'est pas un langage, et qu'elle plonge au contraire dans la solitude d'avant le temps. Mais aussi parce que, ce faisant, d'une façon dont je me demande encore si elle est consciemment voulue par l'auteur, elle livre une figure emblématique de notre civilisation moribonde. Une société qui se passionne pour une musique d'il y a trois siècles en refusant avec violence de prêter l'oreille à son propre siècle dévalué, rejeté, est une société qui est anorexique comme Madeleine ; qui, comme Sainte-Colombe, prend sa stérilité pour une valeur ; et qui ne se voit plus d'avenir que dans l'involution. Le public se moque bien de Port Royal et des "sagesses d'un Louis Racine" : s'il est touché, c'est qu'il se retrouve plus ou moins consciemment dans le symbole de ce personnage violemment possédé par les morts. Ses regrets du passé cachent la nostalgie du non-être, c'est-à-dire, allégoriquement, toute notre ambiance régnante de Bas-Empire, de fin de partie. Sans doute Toinette et Marin Marais vont continuer à créer, à procréer, mais ce mouvement vital est décrit comme une faiblesse honteuse. Derrière Sainte-Colombe, c'est le 20ème, et non le 17ème siècle qui trouve une délectation morbide à n'assouvir l'élan des passions et la sublime aspiration musicale que dans un perpétuel colloque sentimental avec les beaux fantômes des musiques d'autrefois. Le légitime besoin de recueillement que représente la plus intime des musiques de chambre est l'alibi de l'inconscient collectif ; il joue depuis des décennies en faveur de la musique ancienne et aujourd'hui du film qui la magnifie ; mais il masque une lassitude moins avouable à laquelle notre civilisation vieillie se sent obscurément sujette . Non seulement ce héros qui porte jusque sur son ceinturon la figure de Charon, et qui se met en fureur contre tout ce qui représente la légèreté et l'élan vital, n'est pas ressenti comme un suppôt d'Antiphysis , mais il est admiré comme le défenseur radical et exemplaire d'un courage qu'on lui envie : celui de vivre à rebours comme en son temps Des Esseintes, le héros de Huysmans.

Si cette interprétation est juste, elle met en évidence une adhésion massive à une singulière hiérarchie des valeurs . Non seulement l'esthétique est assujettie à l'éthique, ce qui est une direction permanente, de Platon aux modernes intégrismes, mais l'éthique elle-même se dissout, et avec elle toute société possible, au profit d'une fascination morbide , solitaire, et probablement athée, pour le non-être. Le jansénisme débouche sur une attitude teintée de zen ou de nihilisme. Que les "mourantes violes" dont déjà Mallarmé saluait l'apparition aient pu transporter les foules, voilà ce que dans un premier mouvement on était sans doute tenté de saluer comme une heureuse surprise, qui nous change du culte de l'audimat. Malheureusement l'arrière-plan symbolique risque de ne pas

confirmer cette bonne nouvelle. Si l'avenir est au classique Dialogue des morts, il ne nous reste plus qu'à nous terrer comme Sainte-Colombe, loin des vivants, dans une cabane de plus en plus muette. Des deux soeurs, la vraie musicienne incarne un complet échec vital. La vraie musique selon les mystiques est le silence. Notre société matérialiste et saturée d'audio-visuel serait donc étrangement tentée de les suivre, sur le seul mode du fantasma, bien entendu?

1992

Les modèles dans l'art. Presses universitaires de Strasbourg, 1997, p.181-185.